

Stephan Meusel, Sabine Schmall et Stefan Schruppf. *Kölner Forschungen*, tome 10. Éditeur Philipp von Zabern, Mayence 2010. 583 pages avec 831 figures.

Cette nouvelle monographie consacrée aux Inscriptions de Cologne romaine —qu'on citera désormais, selon l'usage consacré en papyrologie, IKöln²— n'est pas une simple refonte de l'ancienne version, due aux mêmes auteurs et qu'il était devenu impossible d'acheter, même sur le marché de l'Antiquariat (B. et H. Galsterer, *Die römischen Inschriften aus Köln*. Wiss. Kat. Röm.-Germ. Mus. Köln II [Cologne 1975]). Non seulement on y trouvera toutes les inscriptions (nombreuses et parfois importantes) parues depuis lors, ainsi qu'un certain nombre d'inédits, ce qui fait passer le catalogue de 603 à 808 entrées, mais les textes latins eux-mêmes ont été traduits et les commentaires très sommaires de la première édition considérablement augmentés et nourris de la bibliographie récente. Enfin — et ce n'est pas le moindre prix de cet ouvrage — toutes les inscriptions sont désormais illustrées avec des photographies (presque toujours) excellentes qui permettent non seulement de contrôler les lectures mais surtout de visualiser leur support matériel. Elles sont désormais intégrées au texte. Quand on sait que le volume du *Corpus Signorum Imperii Romani* consacré à Cologne n'est toujours pas paru et qu'il est encore nécessaire de se référer aux vieux catalogues (dont l'incontournable Espérandieu), on comprendra les progrès qu'apporte cette nouvelle publication voulue par Hansgerd Hellenkemper, dont il convient de saluer la politique éditoriale. Elle est certes limitée aux inscriptions sur pierre mais on dispose aussi, désormais, du corpus des *tituli picti* réalisé par Ulrike Ehmig et ses collègues (*Kölner Jahrb.* 40, 2007, 215–322, complété dans *ibid.* 42, 2009, 393–445). Il s'agit donc ici d'une édition indispensable à toute bonne bibliothèque spécialisée dans le champ des antiquités romaines et plus personne ne pourra plus se contenter de l'ancienne version.

Aussi réussi soit-il, un livre comporte toujours quelques menues erreurs de détail: en voici deux, relevées au hasard de la lecture et sans prétention d'exhaustivité. Dans le no. 64, la figure, déjà publiée avec le no. 46, ne correspond évidemment pas au texte; dans le no. 249 se sont glissées plusieurs coquilles de transcription qui ne figuraient pas dans la précédente édition («Claudia» pour «Claudi»; «ponitf(ex)» pour «pontif(ex)». C'est peu de chose, au total, et l'ouvrage est matériellement de très belle facture. Pour le commentaire du no. 5 (= CIL XIII 8164 a) qui mentionne un «negotiator / Britannicianus / moritex», on ajoutera désormais l'article de M. Dondin-Payre et X. Lorient, *L'antiquité classique*, 77, 2008, 127–169, dont les éditeurs ne semblent pas avoir eu connaissance à temps. D'une manière générale, on regrettera que les lemmes bibliographiques des différentes entrées épigraphiques ne renvoient pas systématiquement à des corpus récents, naturellement connus des auteurs et mentionnés dans la bibliographie générale, mais pas toujours utilisés, ce qui oblige le lecteur à des recherches complémentaires. On songe par exemple au corpus des

bénéficiaires (E. Schallmayer et al., *Der römische Weihbezirk von Osterburken I. Corpus der griechischen und lateinischen Benefiziarier-Inschriften des Römischen Reiches*. Forsch. u. Ber. Vor- und Frühgesch. Baden-Württemberg 40 [Stuttgart 1990]) ou à celui des centurions de Rhénanie (O. Richier, *Centuriones ad Rhenum*. Les centurions légionnaires des armées romaines du Rhin. *Gallia Romana* 6 [Paris 2004]). On aurait aussi aimé, pour les noms celtiques (par exemple *Iovincatus*, au n°373), voir citer la bonne étude de X. Delamarre, *Dictionnaire de la langue gauloise*. Une approche linguistique du vieux-celtique continental, Errance, (2003). Rien de bien grave, évidemment, dans ces quelques lacunes.

Le classement général des inscriptions se suit assez bien, en général, même si on est un peu surpris de trouver trois Agrippiniens sous la mention »Fremde in Köln« (no. 407, 408 et 409): dans le cas du no. 408 (= CIL XIII 8504), découvert à Köln-Deutz, les auteurs justifient ce classement en supposant un transfert (bien hypothétique) de la pierre depuis Bonn; mais qu'en est-il dans le cas du no. 407 (= CIL XIII 8336), une stèle funéraire trouvée dans la nécropole de la Luxemburger Straße? À ce propos, et malgré l'avertissement liminaire des auteurs, on regrette l'absence d'une bonne carte permettant de visualiser les lieux de découverte. Le no. 409 (= CIL XIII 8091) a été trouvé à Bonn et devrait figurer dans une catégorie distincte.

J'ai dit tout le bien que je pensais de la précaution prise d'illustrer systématiquement les pierres: c'est là une intention louable, à la fois pour les épigraphistes, généralement trop peu soucieux du support matériel, et pour les historiens de l'art, à qui l'attention portée aux textes devrait devenir une seconde nature et fournir, sur un corpus aussi fourni, des bases solides pour l'étude des décors. Manfred Hainzmann avait ainsi bien raison de plaider pour des études croisées dans sa conférence inaugurale prononcée à l'occasion du dixième Colloque sur l'art provincial romain (M. Hainzmann in: V. Gaggadis-Robin et al. [edd.], *Les ateliers de sculpture régionaux*. Actes du Xe colloque international sur l'art provincial romain, Arles et Aix-en-Provence, 2007 [Arles 2009] 15–22). Dans la publication qui nous occupe ici, nombre de datations renvoient à des études sur la sculpture rhénane, notamment celles de Peter Noelke, trop nombreuses pour que je les cite dans ce bref compte-rendu, et je me contente d'inviter le lecteur à se reporter à la bibliographie des IKöln². Mais on manque, même dans ce bel ouvrage, d'une réflexion mieux articulée sur les différents critères de datation, morphologiques, stylistiques et pas seulement épigraphiques, qui permettent de fonder de manière moins incertaine une chronologie souvent trop large. L'unité et la cohérence de notre discipline, qui ne doit pas éclater en de multiples champs d'études cloisonnés, sont aussi à ce prix.

Qu'on me permette de commenter un exemple précis: le no. 87 du catalogue (CIL XIII 8155) porte l'inscription »I(oui) O(primo) M(aximo) / C(aius) Luc(- -) Maternus / u(otum) s(oluit) l(ibens) m(erito)«. La niche représente

le dieu barbu debout, de trois-quarts à droite, la main droite levée brandissant une arme vers un barbare agenouillé dont il saisit la tête de la main gauche. Jupiter porte la cuirasse et le *sagum*. Le commentaire des auteurs montre leur gêne devant cette figure composite, qui n'est pas celle de Dolichenus, ni non plus celle, classique, des Jupitergigantensäulen, avec le dieu à cheval. En fait il s'agit plutôt, à mon avis, d'un type rare, où le dieu est debout, sur lequel Gilbert Charles Picard avait déjà attiré l'attention, et qu'on retrouve à diverses reprises en Aquitaine, mais aussi dans plusieurs fragments de Germanie supérieure (*Gallia* 35, 1977, 89–113). Épigraphie et iconographie s'éclaircissent ici mutuellement et l'inscription conforte l'identification de la scène sur les stèles d'Aquitaine.

Pour finir, je dirai un mot sur quelques-uns des commentaires consacrés à la religion isiaque, notamment à propos des nos. 54 et 103. Dans le premier cas, il s'agit de la statuette d'un Apis, avec la mention *Isidi*; les éditeurs relient cette découverte à la présence des marchands orientaux dans la colonie aux deuxième et troisième siècles. C'est une hypothèse classique, mais elle ne doit pas devenir automatique: la découverte d'un double sanctuaire à Isis et la *Magna Mater* à Mayence, à l'époque flavienne voire plus tôt (Année Epigraphique 2004, 1014 et 2015), celle, dans les *principia* néroniens du camp A d'Oedenburg, d'une statuette d'argent doré représentant Isis (M. Reddé, Oedenburg. Fouilles françaises, allemandes et suisses à Biesheim et Kunheim, Haut-Rhin, France I. Les camps militaires julio-claudiens [Mayence 2009] 395–397) montrent que les cultes égyptiens sont apparus très précocement dans la vallée du Rhin. C'est bien normal: à Rome même, c'est à partir de l'époque flavienne, au plus tard, que les dieux de la victoire de la nouvelle dynastie se sont vu ériger un temple public, officiel, sur le Champ de Mars (J. Scheid in: C. Bonnet / V. Pirenne-Delforge / D. Praet, *Les religions orientales dans le monde grec et romain*. Cent ans après Cumont [1906–2006], Colloque Rome 2006 [Bruxelles et Rome 2009] 173–186). Il est donc tout à fait normal, même dans une colonie romaine, de trouver autant de manifestations des cultes égyptiens, y compris chez les citoyens romains dès la fin du premier siècle de notre ère. Ceci n'est pas seulement le fait des milieux orientaux: le catalogue des IKöln² en fait foi. Il est dès lors peu surprenant qu'un bénéficiaire dédie une inscription »I(oui) O(primo) M(aximo) et Sera/pi(di) et genio / loci« en 179 (no. 23 = CIL XIII 12052). Contrairement au commentaire, je ne juge donc nullement cette dédicace »exotisch und in einem Dokument der sog. Loyalitätsreligion deplaciert«.

Ces petites remarques, qui ne traduisent que l'opinion subjective du recenseur, et qu'on pourrait multiplier, tant ces inscriptions sont intéressantes, ne doivent pas masquer l'essentiel: l'apport considérable d'une monographie de référence qui est devenue un instrument de travail incontournable, et pas seulement pour les épigraphistes.